



LA PERTE DU MONDE

interview de Bruce Bégout par Paul Ardenne

■ **Nous vivons un âge nouveau de la ruine, celui de la ruine, si l'on vous suit, «obsoleète»...** Ce n'est plus la ruine qui est devenue «l'état des choses modernes», comme le disait Walter Benjamin, mais les gravats. Ce que nous construisons depuis cinquante ans en Occident n'est pas fait pour durer. Pour des raisons qui tiennent essentiellement à une logique économique de réduction des coûts et de recherche de rentabilité immédiate, les projets immobiliers, les constructions commerciales, tout ce qui s'édifie à la périphérie des villes, seul espace encore vacant pour la construction, est marqué par une extrême fragilité matérielle et structurelle, avec une durée de vie d'une trentaine d'années au mieux. Or ces nouveaux bâtiments

ne peuvent constituer des ruines. À peine bâtis, ils se dégradent et tombent en lambeaux. Ce sont donc les gravats, les déchets, les décombres qui les marquent au fer rouge de la précarisation. Ces bâtis rapidement édifiés, comme du prêt-à-bâtir, sont déjà des ruines avant même qu'ils ne soient réellement bâtis. Et déjà ruines, conçus et fabriqués comme ruines, ils ne peuvent devenir de véritables ruines, lesquelles exigent un temps relativement long où le bâti se dégrade lentement en résistant aux forces humaines ou naturelles qui cherchent à le détruire.

ACOSMISME

Le recyclage généralisé fait que la ville ne peut plus vieillir, tout doit y être remplacé. Ainsi le veulent le capitalocène et son impératif du profit intégral? C'est là un nouveau paradoxe. Peut-être le plus déroutant. Non seulement la ruine est empêchée d'exister par l'auto-dégradation rapide des bâtiments, due encore une fois à des décisions essentiellement commerciales, mais égale-

ment par la volonté, en un sens légitime et citoyenne, de recycler ce qui est déjà bâti et de ne pas étendre la surface bétonnée. Dans les deux cas, exigence capitaliste de réduction des coûts, à savoir de la qualité et de la solidité du bâti, et exigence écologique de recyclage de l'immobilier, afin d'éviter l'artificialisation des sols, aboutissent à la disparition progressive des ruines. Dans un cas, parce que de ruines il n'y a plus, seulement des gravats informes où l'imagination ruiniste ne peut effectuer son travail esthétique et mémoriel d'identification d'une forme. Dans l'autre, parce que le bâtiment dégradé doit être entièrement réhabilité et ne pas exister sous la forme ruinée et abandonnée, hideuse verrue dans l'espace urbain. Sans ruines, que deviendra notre imagination? Notre rapport aux temps passés? Notre rêverie sur ce qui nous a précédé?

La ruine, mentalement parlant, est un besoin psychique: elle permet de penser le passage du temps, d'élaborer une nos-

Stefan Shankland. Marbre d'ici. 2015.

Place du Général de Gaulle, Ivry-sur-Seine. Sol en béton recyclé (260 m²) réalisé avec 20 tonnes de gravats issus des démolitions d'immeubles de la ZAC du Plateau d'Ivry recycled concrete floor from rubble.

(© Stefan Shankland)